ROGER DADOUN

FREUD



les dossiers belfond

1436552

FREUD

8° M
46685

Du même auteur

Geza Roheim et l'essor de l'anthropologie psychanalytique, Payot, 1972.

Cent fleurs pour Wilhelm Reich, Payot, 1975.

Au-delà des portes du rêve (en collaboration avec Claude Mettra), Payot, 1977.

Psychanalysis entre chien et loup, Imago, 1984.

De la Raison ironique, Éditions des Femmes, 1988.

Eros de Péguy, la guerre, l'écriture, la durée, PUF, 1988.

Travaux collectifs :

Ruptures sur Henri Michaux, Payot, 1976.

La folie politique, Payot, 1977.

En marge, l'Occident et ses autres, Aubier Montaigne, 1978.

« Fratelli nemici. La violenza fondatrice », in *Il Politico e l'Inconscio*, a cura di V. Fainberg, R. Mocnik, A. Verdiglione, Marsilio ed., Venezia, 1978.

« Le désir et le corps », in *Philosopher*, de Delacampagne et Maggiori, Fayard, 1980.

« Lieux pour une hérésie », in *Pasolini*, de M.-A. Macciocchi, Grasset, 1980.

« Une affaire de mystique », in *Les Écrivains et l'affaire Dreyfus*, PUF, 1983.

« Le Volcan et la Tortue. Mythe et miracle », in *La Sexualité : D'où vient l'Orient? Où va l'Occident?*, de A. Verdiglione, Belfond, 1984.

« Mythe et sexualité », in *Mythes et croyances du monde entier*, t. V, *Le Monde moderne et ses croyances*, Lidis-Brepols, 1986.

« Albert Camus : fondations d'anarchie », in *A. Camus et la politique*, L'Harmattan, 1986.

« Psychanalyse et politique », in *Nouvelle histoire des idées politiques*, de P. Ory, Hachette, 1987.

« Ténuité de l'être », in *Passages et langages de Henri Michaux*, José Corti, 1987.

« Imageries premières » in *Comment vivre avec l'image*, Nouvelle Encyclopédie Diderot, PUF, 1989.

« De la Répétition », in *Charles Péguy, l'écrivain*, Lettres modernes, Minard, 1990.

« Portrait de Péguy en prophète juif », in *La Réception de Charles Péguy en France et à l'étranger*, Centre Péguy, Orléans, 1991.

« D'un principe de terreur », in *Emprise et liberté*, L'Harmattan, 1990.

92 Nc

ROGER DADOUN

FREUD

Nouvelle édition
revue et augmentée

PIERRE BELFOND
216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

721

DL-16071992-21341

LES DOSSIERS BELFOND

Artaud, par Alain et Odette Virmaux
Beckett, par Alfred Simon
Breton, par Gérard Legrand
Céline, par Frédéric Vitoux
René Char, par Christine Dupouy
La Critique littéraire au XXe siècle, par Jean-Yves Tadié
Duchamp, par Robert Lebel
Freud, par Roger Dadoun
Romain Gary Émile Ajar, par Jean-Marie Catonné
Roger Gilbert-Lecomte et le Grand Jeu, par Alain et Odette Virmaux
Julien Gracq, par Michel Murat
Edmond Jabès, par Didier Cahen
Kafka, par Régine Robin
Lacan, par Marcelle Marini
Claude Lévi-Strauss, par Marcel Hénaff
Francis Ponge, par Claude Evrard
Proust, par Jean-Yves Tadié
Le Roman au XXe siècle, par Jean-Yves Tadié
Saint-John Perse, par Mireille Sacotte
Michel Tournier, par Françoise Merllié
Trakl, par Jean-Michel Palmier

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions Pierre Belfond,
216, bd Saint-Germain, 75007 Paris.
Et, pour le Canada,
à Edipresse Inc., 945, avenue Beaumont,
Montréal, Québec, H3N 1W3.

ISBN 2.7144.2868.1
Copyright © Belfond 1982, 1992.



A

A *RMAND*

TESS A

S I *MON*

SAR A

D A *VID*

SOMMAIRE

Ouverture pour une nouvelle édition 9
Avant-propos à la première édition (1982) 11

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME FREUD :
UN ROMAN INTELLECTUEL (1856-1939)

Avertissement liminaire
Matériaux de base 17

1. « L'heureux enfant de Freiberg » (1856-1859) 22
2. Élève modèle entre la *Bible* de Philippson et l'*Œdipe* de Sophocle (1859-1873) 26
3. « Le bon vieux temps préanalytique » (1873-1897) 31
4. Martha, cocaïne et Charcot (1882-1886) 36
5. De la *Neuronique* freudienne (« psychologie à l'usage des neurologues », 1895) 45
6. Hystériques et névrosés : de l'imposition des mains à l'acte de parole (1886-1898) . 50
7. « Et les ombres chères surgissent... » Auto-analyse de Freud (1894-1898) 60
8. 1900 : *Die Traumdeutung* 70
9. Passage d'un siècle 77
10. Fondements, expansions, éclats (1900-1914) 79
11. « La mort viendra et elle aura tes yeux » (1914-1926) 111
12. Luttes d'Éros (1926-1939) 140

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

DEUXIÈME PARTIE

LA PENSÉE DE FREUD OU L'ANARCHIQUE APHRODITE

1. Brève ouverture stylistique 169
2. Trois méprises sur Sigmund Freud 172

I. INVESTIGATIONS, INSTRUMENTS 185

1. La sexualité, *l'Érotique* freudienne 187
2. Le rêve, *l'Onirique* freudienne 226

II. CHAMPS D'EXPÉRIENCE ET D'EXPANSION 261

1. L'*Esthétique* freudienne : art et littérature 265
2. L'*Anthropologie* freudienne
D'Éros criminel à la Raison érotique 297

TROISIÈME PARTIE

REPRISES DE FREUD LECTURES, PERSPECTIVES

Au-delà de Freud? 337

I. LECTURES 339

1. De l'âme et des mots 340
2. Nef freudienne sur la mer-langue 344
3. Pour un « français freudien » 350

II. PERSPECTIVES 355

1. Un horizon psycho-politique 358
2. De l'emprise à la terreur 363

Bibliographie 369
Compléments bibliographiques 377
Index des noms 379

OUVERTURE
POUR UNE NOUVELLE ÉDITION

A la liste déjà longue des personnages mythologiques ou historiques auxquels, de Moïse à Œdipe, de Joseph à Annibal, de Rabbi Yohanan ben Zakaï à Léonard de Vinci et de Goethe à Charcot, le nom de Freud s'est trouvé associé – noms qui forment de précieux jalons pour baliser les voies singulières de l'imaginaire freudien –, il conviendrait aujourd'hui, sachant ce qu'a été, ce qu'est le destin de la psychanalyse, d'adjoindre une figure nouvelle, appropriée à une nouvelle édition : celle du Phénix.

C'est l'oiseau fabuleux, unique de son espèce, dont on dit qu'il renaît de ses cendres – une version racontant qu'il surgit d'un feu par lui-même allumé, l'autre le faisant sortir du merveilleux nid utérin par lui-même édifié. Aigle, précise-t-on parfois, aux couleurs splendides et fauves, où se mêlent le rouge et le bleu, l'or et la pourpre...

L'image de l'oiseau renaissant de ses cendres convient bien à la personne de Freud. Que de fois n'annonce-t-il pas qu'il est fini, qu'il signe sa dernière œuvre, son « dernier bon travail » – pour, aussitôt après, remettre ça, donner à son œuvre un nouvel élan, ajouter de nouvelles pierres à son vaste édifice, et cela malgré l'âge, la maladie et l'hostilité du monde. Et dans cette œuvre se perçoivent d'étranges battements d'ailes : c'est le vautour-milan qui fouille de sa queue la gorge du petit Léonard, dans le « souvenir d'enfance » d'un artiste qui a tant fasciné le fondateur de la psychanalyse; et sur les ailes de ce vautour problématique qui s'autoféconde, Freud nous conduit avec assurance jusqu'à *Mout*, divinité égyptienne puissance de mort; ce sont les « Personnages à becs d'oiseau » qui, dans un superbe rêve de Freud, portent la mère morte; et c'est le mot « oiseau » lui-même, en allemand *Vögel*, qui fait venir le verbe *Vögeln*, lequel, jouant du volage symbole de l'oiseau-pénis, signifie « faire l'amour ». Amour et mort, sur envols d'oiseau : on a déjà là une vive idée de la psychanalyse.

Freud « planant » tel un aigle – c'est ainsi que le voit son ami, collègue et protecteur Josef Breuer, tandis que Freud s'apprête à foncer, à fondre, à se saisir, avec une sorte de rapacité intellectuelle, de tous les matériaux qui lui permettront de construire un nid pour la psychanalyse. Le phénix vient ici à point pour marquer ce que Freud a d'*unique*, et ce que la psychanalyse, son invention, unique de son espèce, comporte donc d'irréduc-

tiblement déroutant, d'énigmatique (et plus fait ici phénix que sphinx!) – avec son nœud d'unicité, son fabuleux ombilic, qui semble défier les approches les plus rationnelles.

Renaissante encore, la psychanalyse elle-même, que l'on donne, répétitivement et depuis ses débuts, pour dépassée, achevée, morte, tant est fort et tenace ce trouble désir d'une mort de la psychanalyse se nourrissant de toutes les résistances, refus et rejets qu'elle suscite, de ce qu'elle interroge et fouille – geste sacrilège – les fondations cachées de la structure humaine : la sexualité, la mort, et aussi l'agression, la coulpe, le crime, la violence, la folie, la terreur...

A mourir ainsi de ces morts réitérées, à subir, en de sinistres occasions, les bûchers réels allumés par les puissances de haine et de mort, la psychanalyse, pour être pleinement elle-même, peut-elle faire autre chose que renaître? Tel est son destin. Et, phénix, Freud est bien celui qui, imperturbablement, envers et contre tout, fait retour.

AVANT-PROPOS
à la première édition
(1982)

« Tigre, tigre qui flamboies
Dans les forêts de la nuit,
Quel œil immortel osa
Ta terrible symétrie ? »

William Blake, *Chants d'expérience*

Agile voyageur des forêts de la nuit, Freud nous a ouvert, au seuil de ce siècle, les portes du rêve — et son grand livre de fondation, *L'interprétation des rêves*, *Die Traumdeutung*, sonne toujours à nos oreilles captives telles des trompettes de Jéricho dressées contre les murailles qui barrent l'accès à notre vaste univers nocturne — cette moitié mystérieuse de notre existence. Et l'on voit aujourd'hui que, après les longs temps d'hostilité et de scepticisme, la science elle-même, et très exactement la neurophysiologie des états de sommeil et de rêve, s'incline devant le fondateur de la psychanalyse, en témoignant que l'homme, autant et en vérité combien plus qu'animal raisonnable et conscient, est un *être rêvant* et que le rêve est expérience vitale, terrible symétrie interne de notre vie de veille.

Ainsi, par la voie royale du rêve, et par les sentes tourmentées des névroses, et par la formidable odyssée de son auto-analyse, et par ses bonds fulgurants dans les domaines de l'art, de la littérature, du comique, de la religion, de la société, de la politique, de la culture, Freud nous conduit au plus près de ces lieux qui orientent nos désirs les plus profonds et dont nous ne cessons cependant obstinément de nous détourner — au plus près de ce qu'il nomme, empruntant la formule à Gœthe, les *Portes des Mères*, là où se profilent les formes essentielles de toute humaine réalité, l'Amour et la Mort, *Éros* et *Thanatos*, saisies à bras-le-corps par un Freud renouvelant avec les armes de l'intelligence et de la passion la lutte mythologique de Jacob avec l'Ange; et voici qu'à nouveau l'homme surgit victorieux, rapportant de nos profondeurs abyssales maints matériaux étranges et familiers, exposés dans la vive clarté d'une rationalité exigeante, mais tout en préservant ce cerne mystique qu'il marque fortement au cours d'un entretien avec le poète allemand Bruno Goetz : « Savez-vous ce que cela veut dire, être devant le néant ? Savez-vous ce que cela veut dire ? Et pourtant ce néant n'est qu'une méprise européenne : le Nirvana indien n'est pas le néant, mais l'au-delà

de tous les contraires. Ce n'est nullement un divertissement voluptueux comme on l'admet si volontiers en Europe, mais une vue dernière, surhumaine, une vue qu'on imagine à peine... Ah, ces rêveurs européens ! que savent-ils de la profondeur orientale ? »

Au même interlocuteur, Freud lance cette remarque : « Un esprit clair et prompt comme l'éclair est l'un des dons les plus précieux. » Voilà dessinée d'un trait la silhouette précise d'un Freud « prompt comme l'éclair », d'un Freud fauve et félin, au flamboiement de tigre, dont les vers plus haut cités de William Blake nous paraissaient offrir une exacte image — image qui nous accompagnera dans la construction de ce dossier voué au créateur de la psychanalyse. C'est dire qu'il convient de se défaire prestement de ces divers portraits de Freud, toujours colportés avec complaisance, qui le montrent figé dans la posture d'un honorable Herr Professor viennois, d'un raide savant docteur, d'un petit-bourgeois indécrottablement engoncé dans cette sacrée morale dite « judéo-chrétienne » aujourd'hui servie à toutes les sauces idéologiques — portraits auxquels on ne déniera certes pas une certaine légitimité, surtout lorsque nous les voyons proposés, avec une maligne lucidité et une pertinente malveillance, par la plume acide et grinçante du caricaturiste Ralph Steadman, qui n'en salue pas moins cependant en son illustre cible « l'un des penseurs les plus fantastiques que notre planète tarabustée ait jamais produits ».

Aux tentatives, reprises encore de nos jours et que raniment les souffles évasifs de la « sociobiologie », d'enfermer Freud dans une scientificité étroite et datée jusqu'à en faire un « biologiste » honteux se camouflant derrière des appareils psychologiques de fantaisie, on opposera la voix puissante qui résonne dans toute l'œuvre de Freud, la voix des poètes qui allument, aux points stratégiques de sa pensée, les foyers d'*Éros* et de *Thanatos*. Le poète anglais Blake — qui travaillait lui aussi, peut-on dire, *au soufre* — nous permet donc d'annoncer l'autre riche couleur freudienne; nous la qualifierons plus loin, et nous expliquerons pourquoi, sur la base de positions fondamentales de Freud, d'*« égyptienne »*; il suffit ici de la désigner comme *« fauve »*, pour marquer une suggestive analogie avec les peintres qui, à la même époque, bouleversaient d'inertes traditions afin de redonner à la réalité des couleurs fortes, chaleureuses, contrastées, éclatantes — ces mêmes flamboiements érotiques et ces noirceurs de mort que Freud distribue dans la psyché humaine. Sans pousser plus avant la métaphore, rappelons que Freud se reconnaissait cette qualité qu'il nommait son « élasticité innée », *« die Elasticität meiner Natur »* — « élasticité » ou souplesse félines grâce auxquelles il lui fut possible de s'arracher à ses sols familiers : la biologie, la clinique, la culture classique, la mythologie juive, la raison positiviste, etc., pour effectuer ces percées ou ces bonds que nous décrirons comme constitutifs de la pensée freudienne.

Une formule, en vérité, et une seule peut-être, suffirait à exprimer, lapidairement, l'essence de cette pensée — et c'est à Blake précisément

que nous l'empruntons : *« terrible symétrie »*. Telle en effet s'avance la pensée de Freud : par couples ou paires antagonistes, par trajectoires parallèles qui s'affrontent, s'attirent et se repoussent, se heurtent et s'enlacent en un jeu interminable et terrifiant de conflits, de complicités effarantes, de fécondation ou de presque annihilation réciproques. Conscient et inconscient, plaisir et réalité, pulsions du moi et pulsion sexuelle, processus primaire et processus secondaire, moi et surmoi, moi et ça, individu et masse, Éros et mort... dessinent la *terrible symétrie* de notre humaine condition, dont Freud se fait l'architecte habile et rigoureux.

Pour retrouver la netteté de ses édifices, le *tranchant* de sa pensée, il importait de le dégager, de le *désencombrer* de l'énorme amoncellement de commentaires, interprétations, critiques, gloses et gnoses qui le recouvrent et parfois le masquent, et qui font si ardemment désirer des retours à Freud. Notre règle impérative a donc été de ne tenir compte, à peu près exclusivement, que de ce que *Freud a écrit*; nous avons écarté, sauf en des points inévitables, les développements extérieurs à Freud, c'est-à-dire, entre autres, les querelles de corporations, d'écoles et de toutes ces chapelles qui pullulent; écarté aussi, autant qu'il est possible, les effets d'érudition ou de rouerie, et cela d'abord dans la matérialité même de ce travail, en éliminant les habituels et encombrants appareils de notes, références, appendices, explications indéfiniment complémentaires, toutes ces laborieuses prothèses à l'aide desquelles la coutume universitaire et académique assure la locomotion de ses recherches codées. Nous pouvions y prétendre, dans la mesure, assez insolite en ces temps, où nous bénéficiions d'une totale autonomie par rapport à tous les groupes et organisations de quelque nature qu'ils soient, professionnels ou idéologiques ou culturels — ainsi que d'une longue familiarité avec la pensée freudienne, systématiquement abordée il y a plus d'une trentaine d'années déjà dans un travail effectué à la Sorbonne avec Gaston Bachelard sur « Psychanalyse et mythologie », et suivie depuis continûment dans ses divers aspects et prolongements : anthropologie psychanalytique de Geza Roheim, dissidence « freudo-marxiste » de Wilhelm Reich, analyses littéraire et filmique, politique et culturelle, etc.

Mais, si nous n'avons été pris, comme nous l'espérons, dans la ligne ou le jeu d'aucun « parti », nous n'en avons pas moins pris parti, aussi nettement et légitimement qu'il était possible de le faire en pareille matière. Voici le principe de notre analyse, dans sa nudité : il nous apparaît, et innombrables sont les manifestations qui pourraient en témoigner, que la pensée freudienne constitue une pièce stratégique de première importance dans les affrontements véritablement *anthropologiques*, c'est-à-dire concernant l'être même, l'essentielle réalité et la survie de l'homme, qui caractérisent désormais un monde marqué par une terrible et mortelle symétrie. L'emprise et la tyrannie des systèmes, organisations et structures de masse avec leurs Meneurs au nébuleux mais effrayant charisme, les stupéfiantes capacités d'illusion, de conditionne-

ment, d'entraînement et de mystification des moyens de communication de masse, les instruments de destruction massive en permanente disponibilité et en constant accroissement — tout cela exige, à notre sens, que l'on donne ou que l'on redonne à la subjectivité humaine, au *Sujet*, c'est-à-dire à l'individu lucide, averti de ses structures internes, de sa propre « terrible symétrie », une puissance inégalée et proprement élémentaire de résistance, de défi et d'initiative. Pour paraphraser une formule célèbre de Freud, nous dirions : là où la Masse domine, enténèbre, écrase — le Sujet doit advenir !

Or, qui mieux que Freud a désigné les voies et les moyens de cette autonomie individuelle, repéré et décrit les énergies premières pour une lucidité et une liberté fondées sur l'intime et nécessaire connaissance des inconscients psychique et politique ? Mais, si l'on trouve chez lui les principes et instruments d'une pensée claire et distincte et des règles de technique psychologique, « élastiques », précise-t-il, il ne propose ni règles de conduite et d'action, ni lois de moralité pratique; à aucun moment il ne se présente comme un « guide de vie ». Même son ambition thérapeutique est d'une exemplaire modestie : il s'agit, déclare-t-il à ses patients dans son premier ouvrage de psychanalyse, *Études sur l'hystérie*, en 1895, de « transformer votre misère hystérique en malheur banal. Avec un psychisme redevenu sain, vous serez plus capable de lutter » — de lutter contre le malheur !

Telle serait peut-être une des plus actuelles leçons que l'on peut tirer de Freud : de l'étonnante aventure intellectuelle que fut son existence, et de toute l'anthropologie freudienne, se dégage un sens aigu de la *lutte*. Sans ignorer certes ce que sa pensée peut avoir aussi de rigide et de trop systématiquement symétrique, ni la pente, marquée par de nombreux critiques, qui le conduit parfois au pessimisme et à une soumission à l'*anankê*, à l'inexorable nécessité, nous considérons que son style de « conquistador », ainsi qu'il se qualifiait, sa violence polémique, ses élans passionnés, les hardiesses et les allégresses de sa rationalité érotique peuvent avoir valeur d'exemplarité, tonique, pratique et précieusement *structurante* dans la grisaille, la fadeur et la mollesse d'un monde mortifié et peu enclin à la joie d'être — cette Joie que Freud (*Freude*, en allemand, « Joie ») porte jusque dans son nom même.

Aussi, en un temps où les « printemps » politiques finissent dans la fosse commune des répressions sanguinaires, vaut-il la peine de réentendre cette phrase adressée par Freud à la poétesse américaine Hilda Doolittle en 1936. Freud — âgé de quatre-vingts ans, ayant subi pour son cancer à la mâchoire plusieurs dizaines d'opérations mutilantes et vivant sous la menace nazie qui pèse sur l'Autriche et annonce un règne de mort — écrit :

> « La vie à mon âge n'est pas facile,
> mais le printemps est magnifique
> et tel est l'amour. »

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME FREUD : UN ROMAN INTELLECTUEL (1856-1939)

Avertissement liminaire

Le titre de cette première partie s'inspire de la formule que Freud lui-même avait prévu d'utiliser pour l'ouvrage qu'il composait sur *Moïse et le monothéisme,* sa toute dernière œuvre : *« Moïse l'homme, un roman historique »*; il voulait marquer par là que toute reconstitution d'une existence et d'une création, aussi fermement appuyée fût-elle sur des documents précis et abondants, ne pouvait manquer d'emprunter la voie du *romanesque.* Il en eut conscience pour sa propre vie, puisqu'il écrivait déjà à sa femme Martha, le 28 avril 1895, ces lignes caractéristiques : « Quant à mes biographes, qu'ils se torturent donc, nous ne leur ferons pas la tâche facile. Chacun pourra avoir son idée sur " l'évolution du héros ", tous auront raison, je me réjouis déjà de leurs erreurs. »

Mais si, par essence, nous semble-t-il, « la vérité biographique n'est pas accessible », comme le répète encore Freud en 1936, en revanche la description des événements d'une existence en liaison étroite avec le développement de la pensée et la production des œuvres est possible, souhaitable, éclairante — et cela vaut, avec une exceptionnelle intensité, pour l'homme Freud. Les quelques destructions qu'il a pu opérer de notes et documents le concernant, la discrétion dans l'aveu et l'art de travestir certains faits de haute intimité n'excluent pas, comme on le verra, qu'il ait fourni sur lui-même une extraordinaire masse d'informations. Nous ne prétendons ici à nulle « vérité » biographique ou *psychologique* sur Freud — nous nous contenterons simplement de raconter, sur des bases aussi précises que possible, ce qui peut apparaître aujourd'hui comme étant, concernant « l'homme Freud », « un roman intellectuel » !

Matériaux de base

Pour pénétrer dans l'intimité d'une existence et traquer au plus près le surgissement et les mouvements d'une pensée, rarement le biographe aura disposé d'une abondance et d'une variété de matériaux analogues à celles qu'offrent la vie et l'œuvre de Sigmund Freud. Viennent en tout premier lieu ceux que lui-même fournit, à pleines brassées, lorsqu'il explore et expose, avec audace, franchise, subtilité et persévérance les motions les plus secrètes de son âme et les plus fines oscillations de sa recherche — substance intime, personnelle, singulière, qui n'a cessé de nourrir la

psychanalyse et qui lui donne son incomparable originalité. On verra comment l'ouvrage fondamental de Freud, *Die Traumdeutung,* élaboré à partir de ses propres rêves minutieusement reconstitués et interprétés, renvoie à des événements majeurs de son existence et déploie sous nos yeux le riche éventail de ses relations libidinales. De semblables et non moins précieuses indications sont apportées par la *Psychopathologie de la vie quotidienne,* lorsque Freud nous entraîne sur les pistes pittoresques de ses oublis, lapsus, actes manqués. En même temps que les nombreux textes où il a distribué, en proportion variable, souvenirs, allusions et références personnelles, Freud a effectué quelques brefs et utiles bilans, clairs repères pour notre propos, avec sa *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique,* et surtout son « autoportrait » publié en français sous le titre *Ma vie et la psychanalyse.*

Outre ces matériaux subjectifs, qui forment comme la texture même de la pensée psychanalytique, Freud a laissé une correspondance volumineuse, qui est loin d'être entièrement publiée. Scandant, de l'adolescence à la mort, les divers moments de son existence, et adressées à une gamme étonnamment variée de correspondants, les lettres de Freud apportent, sur le créateur et la création de la psychanalyse, des éclairages nombreux, impressionnants, contrastés — ouvrant souvent des perspectives insoupçonnées et fécondes. Ernest Jones aurait-il pu mener à bien sa vaste entreprise biographique, si les membres de la famille de Freud ne l'avaient autorisé à consulter, dit-il, « plus de deux mille cinq cents lettres familiales datant de la jeunesse de Freud », et notamment « les plus précieuses de ces missives..., les mille cinq cents lettres d'amour qu'échangèrent Freud et sa future femme durant les quatre années de leurs fiançailles » ? D'autres correspondances ont été conservées et — certaines d'entre elles ayant été sauvées de la destruction — publiées; il faut citer en particulier, inépuisables filons, les lettres échangées de 1887 à 1902 entre Freud et son ami Wilhelm Fliess et parues sous le titre exactement descriptif de *La naissance de la psychanalyse;* et toute la série de *Correspondance :* avec C.G. Jung (1906-1914), Karl Abraham (1907-1926), le pasteur Pfister (1909-1939), Lou Andreas-Salomé (1912-1936), Georg Groddeck (*Ça et Moi,* 1917-1934), Arnold Zweig (1927-1939), etc. Sous la même appellation de *Correspondance,* le fils de Freud, Ernst, a présenté un choix très suggestif de lettres de son père adressées à une centaine de correspondants et s'échelonnant sur plus d'un demi-siècle, de 1873 à 1939. Et, au gré des témoignages et des circonstances, on a l'heureuse surprise, encore et toujours, de tomber sur telles lettres inédites de Freud, où scintille de ce dernier quelque insolite facette; voici qu'en fin de *Discours, parcours et Freud,* recueil de textes du psychiatre suisse Ludwig Binswanger, nous sont proposés d'importants « extraits de lettres de Freud » allant de 1908 à 1938; voici que la *Nouvelle Revue de Psychanalyse,* pour inaugurer son premier numéro, offre à ses prochains lecteurs quelques lettres de Freud adolescent; et ainsi à l'avenant...

Toute approche biographique de Freud passe nécessairement par la

monumentale construction d'Ernest Jones, le disciple britannique de Freud, auteur des trois forts volumes qui constituent *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud.* Quasiment investi du statut de biographe officiel, Jones a eu accès à des sources nombreuses et privilégiées, dans l'entourage direct de Freud et au-delà, il a pu collecter et exploiter une quantité énorme de documents — dont la substance continue, encore aujourd'hui, d'alimenter les recherches. C'est dire que pour nous, comme pour tous ceux qui ont écrit sur Freud, le « Jones » constitue l'inévitable ouvrage de référence, où l'on puise, abondamment. Mais loyauté, érudition, rigueur, perspicacité et autres qualités du travail de Jones n'empêchent pas le biographe d'inscrire la vie et l'œuvre de Freud, son maître vénéré, à l'intérieur de sa vision personnelle de la psychanalyse, où il est directement impliqué, et partie prenante. Quelques fondements objectifs qu'il donne — et certes ils ne manquent pas ! — à son admiration et à ses enthousiasmes, il tend à faire entrer les caractéristiques et les productions de Freud dans un mouvement de grandiose unité, à les traiter comme l'expression et le déploiement impérieux d'une destinée glorieuse. Autrement sévère, en revanche, est le regard qu'il porte sur tel compagnon, tel disciple de Freud — sur ces compagnons et disciples avec lesquels lui, Jones, se trouvait en rivalité, une rivalité qu'aiguisait et amplifiait, meule et caisse de résonance, la « Cause » freudienne elle-même.

Aussi, pour nous détacher de la vision trop homogène de Jones, pour dissiper l'éventuelle aura hagiographique que diffuse son récit, pour nuancer, rectifier ou compléter ses jugements, il nous appartiendra de tenir compte des nombreux apports qui se sont accumulés, ces dernières années surtout : témoignages, souvenirs, informations de toutes natures sur Freud, provenant de tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, l'avaient connu ou rencontré — disciples, parents, amis, adversaires, patients même... Dans cette masse documentaire considérable, et qui ne cesse de s'accroître, on ne saurait nommer que quelques productions typiques, et plutôt à titre indicatif. *La mort dans la vie de Freud,* de Max Schur, médecin personnel de Freud, n'offre pas seulement un tableau quasi exhaustif des troubles de santé de Freud et en particulier de l'évolution du cancer à la mâchoire dont il devait mourir, c'est aussi un effort de présentation globale de la pensée freudienne en tant qu'elle est dominée par l'antagonisme mort-vie. Fourmillant de notations précieuses — encore que souvent partielles et partiales — nous apparaissent des témoignages comme ceux d'Erich Fromm *(Mon analyse avec Freud)*, de Theodor Reik *(Trente ans avec Freud)*, de Wilhelm Reich *(Reich parle de Freud)*, de Martin Freud *(Freud, mon père)*, de Hilda Doolittle (*Visage de Freud* — texte enrichi de « lettres inédites de Sigmund Freud »), de Joseph Wortis *(Psychanalyse à Vienne, 1934, Notes sur mon analyse avec Freud)*, de Serguéi Constantinovitch Pankejeff *(L'homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même,* ensemble composé par Muriel Gardiner, et qui trouve son complément nécessaire dans les *Entretiens avec l'homme aux loups,* recueillis par Karin Obholzer), etc. Gardant à

l esprit les points de vue exprimes par des « anciens » comme Wittels, Adler, Stekel, Sachs, Jung et quelques autres, et sommairement rapportés dans l'ouvrage, parfois virant au ragot, de Vincent Brome, *Les premiers disciples de Freud,* on ne manquera pas de tirer profit des très riches « Minutes de la Société psychanalytique de Vienne », couvrant la période 1906-1911, et relevées dans les trois volumes de la série « La psychanalyse dans son histoire » sous le titre *Les premiers psychanalystes.*

Étant accordé que nous avons laissé échapper maints autres témoignages disséminés un peu partout, nous croyons avoir donné au moins une courte idée de l'ampleur de la documentation existante — masse d'informations dont le traitement est d'autant plus malaisé qu'elle est tout infiltrée, saturée d'interprétations, de jugements de valeur. Tout se passe comme si chaque auteur, parlant de Freud, éprouvait l'incoercible besoin de poser sa propre marque, de se démarquer, d'affirmer sa singularité, d'assurer — pour le dire avec quelque amusement — le service de son *Self* ! Peut-être alors se montrera-t-on plus réceptif à l'éloquence à la fois directe et discrète de l'image, cette rusée qui s'offre à nous naïve et émouvante, et ainsi plus vivement nous atteint : voici donc que l'on pénètre, grâce aux admirables photographies prises en 1938 par Edmund Engelman, dans *La maison de Freud, Berggasse 19, Vienne,* sur laquelle déjà flotte le drapeau nazi et que Freud s'apprête à quitter, pour un exil sans retour; voici que l'on peut, bouleversante immersion, plonger dans le vivant et complexe univers freudien, avec le splendide volume consacré à *Sigmund Freud, lieux, visages, objets,* qui convoque sous nos yeux éblouis toute une population de familiers, de maîtres, d'amis, d'élèves, de patients, de savants, d'écrivains, et nous fait traverser les multiples espaces, réels ou imaginaires, où la psychanalyse a évolué avant de prendre son essor.

La pullulation des contributions biographiques et historiques visant la personne de Freud — avec l'inflation d'interprétations et de jugements qui en est le corollaire — donnerait à croire que le créateur de la psychanalyse est désormais, pour autant que la chose soit imaginable, un être à peu près parfaitement connu, dont aucune facette ne risquerait d'échapper à la prise de notre savoir : Sigmund Freud ou l'individu le mieux connu de toute l'histoire ! On peut aisément le penser — et même concevoir que, à la limite, on finirait par connaître l'individu Freud mieux qu'on ne se connaît soi-même ! Pour rendre compte de cette position exceptionnelle, il suffirait certes d'invoquer la formidable investigation de soi à laquelle Freud s'est livré durant un presque demi-siècle, et dont l'étude systématique et fouillée de Didier Anzieu, *L'auto-analyse de Freud,* permet déjà de se faire une ferme idée.

Mais il nous faut, aussitôt, prendre acte et leçon de ce très vif paradoxe freudien, exemplaire à nos yeux de l'essentiel paradoxe constitutif de tout être vivant : nul, peut-être, mieux que Freud le très connu, le tant fouillé, l'interminablement analysé, ne parvient à échapper aussi vigoureusement au massif savoir qui l'entoure, ne réussit à déjouer les prises innombrables

dont il est la cible. C'est que, s'il a exposé comme aucun autre avant lui ne l'avait fait les « profondeurs abyssales » de son être, il a d'un même mouvement posé d'impérieuses et savantes limites : frontières à partir desquelles le légitime désir de savoir qui nous anime se muerait en impulsion de voyeur, en fétichisme du voir — voir, enfin voir ce qu'il en est profondément de celui qui a su si profondément voir en nous !

Il y a plus, et par quoi nous sommes conduits à la source vivante et irréductible de la personne : plus l'on approfondit et l'on descend de degrés dans la connaissance du sujet, plus semble s'éloigner son centre le plus intime, résister son infracassable noyau, étinceler jusqu'à l'aveuglement le diamant noir de la singularité. Telle pourrait être la leçon d'une biographie bien tempérée : contre le *lieu commun* d'une dissolution du sujet par l'acte psychanalytique, admirons au contraire que la pensée freudienne, avançant de son étrange dandinement auto-analytique, parvienne à nous mener « jusqu'*au seuil de* »..., à nous désigner d'un geste averti ce quelque chose qu'on nommerait ombilic, ou point d'ancrage, ou racine, ou, si l'on peut oser dire, sanctuaire de l'être individuel — *lieu unique,* lieu d'unicité, que chacun d'entre nous rejoint au plus secret de lui-même, pour y trouver ses ressources et sa gloire et sa grâce, mais peut-être aussi bien sa misère et le goût de sa mort...

On comprend que, sur de telles bases, il ne puisse s'agir vraiment, dans ce qui va suivre, que de simples *repères biographiques* : ne seront recherchées, ni une unité d'existence, insaisissable *en soi,* ni une finalité des déterminations, toujours trop facilement exhibée après coup, ni une cohérence systématique; sont posés et distingués, sous un éclairage avouant son caractère strictement utilitaire ou arbitraire, divers moments, situations, projets, trajets, élans et réalisations susceptibles de nous faire ressentir la présence de Freud, pressentir son *actualité.* On prétendra, comme tout autre, à quelque objectivité — mais en pure rhétorique, car, quoi qu'on veuille ou fasse, raconter une vie, c'est l'interpréter et c'est la juger; et pareille prétention, pareille immodestie, pareille souveraineté de l'auteur ne saurait être admise que fondée sur une rigoureuse humilité.

1. « L'heureux enfant de Freiberg » (1856-1859)

Dans la lettre qu'il adresse, le 25 octobre 1931, au maire de Pribor — anciennement Freiberg — en Tchécoslovaquie, pour le remercier de l'apposition d'une plaque commémorative sur sa maison natale, Freud évoque avec ferveur les premières années de son existence : « Profondément enfoui en moi, survit encore l'heureux enfant de Freiberg, premier-né d'une jeune mère et qui a reçu de cet air, de ce sol, ses premières et indélébiles impressions. » Il précisera, quelques années plus tard, dans son texte *Sur les souvenirs écrans* : « La nostalgie des belles forêts de mon pays natal [...] ne m'a jamais quitté. »

De belles forêts bordent cette petite ville de Freiberg, peuplée de quelque cinq mille habitants, et située en Moravie, dans la région nord-est de l'empire autrichien, non loin des frontières de la Prusse et de la Pologne, à deux cent quarante kilomètres environ de Vienne. Jacob Freud emmène son fils avec lui pour de longues promenades. C'est un père, croit-on savoir, disponible, attentif, aimant; sur une page de la Bible familiale, aux côtés du texte hébraïque où il a noté la mort de son propre père, « feu le rabbi Schlomo, fils du rabbi Ephraïm Freud », décédé le 21 février 1856, Jacob a inscrit en allemand l'acte de naissance de son fils : « Mon fils Schlomo Sigmund est né mardi le premier jour du mois d'Iar 616, à six heures et demie de l'après-midi : 6 mai 1856. Il fut rattaché à l'Alliance juive mardi le huitième jour d'Iar : le 13 mai 1856. Le moel fut Monsieur Samson Frankl d'Ostrau... »

En stricte application du rituel juif, Sigmund subit donc la circoncision — rattachement inaugural à l'« Alliance » juive — huit jours après sa naissance; elle est effectuée par le « moel », circonciseur officiel. Dans *Ma vie*, dès les premières lignes, Freud souligne cette filiation juive : « Mes parents étaient juifs, moi-même suis demeuré juif. » Cela n'implique nullement qu'il ait reçu une formation religieuse, ni même baigné dans un climat de religiosité juive. Jacob Freud était peu porté, apparemment, sur les croyances et pratiques religieuses — mais il demeurait attaché au texte biblique et prisait fort la littérature hébraïque; ainsi, fêtes, coutumes et allusions continuaient d'accompagner la vie quotidienne et de scander le temps; ainsi la langue hébraïque, par le biais de tel chant, de tel récit, de telle citation, parvenait, plus musique que sens, à l'oreille du petit Sigmund.

Comme sans doute lui parvenait aussi quelque latin d'église. Il avait été confié, tout jeune, à une bonne catholique qui le menait, comme sa mère le lui rappellera plus tard, « dans toutes les églises », qui lui racontait des histoires de catéchisme que venait illustrer et renforcer l'impressionnante imagerie religieuse contemplée, par exemple, sur les murs de l'église paroissiale de la Naissance de Marie : « Quand tu rentrais à la maison, lui dira sa mère, tu te mettais à prêcher et à nous raconter tout ce que faisait le Bon Dieu. » Que les récits et le personnage de la Nannie aient profondément marqué Freud, on ne saurait guère en douter, lorsqu'on le voit, plus tard, développer longuement le bouleversant souvenir de la nourrice « coffrée » pour avoir commis quelques larcins. Il est probable, en tout cas, qu'il lui doit la forte et persistante image de l'*enfer*, qui introduit d'âpres reliefs et de sombres lueurs de soufre dans son écriture. Il est remarquable que ce soit dans la lettre à Fliess du 3 janvier 1897 où pour la première fois il souligne le rôle déterminant de la petite enfance — « tout rétrograde vers les trois premières années de la vie » — et où il fait en passant allusion à la nourrice « séductrice » d'un de ses patients, que la métaphore de l'enfer sulfure vivement : « Je suis prêt, écrit-il d'abord, à défier tous les diables de l'enfer » et, plus loin, il lance cette phrase qu'il veut mettre en tête du chapitre « Sexualité » : « A partir du ciel, à travers le monde, jusqu'à l'enfer. » Cette bonne, qui appartenait à la famille Zajic avec laquelle la famille Freud partageait le premier étage d'une modeste maison, parlait tchèque, langue que Freud dit avoir comprise « jusqu'à trois ans » — et assez pour pouvoir retenir « sans peine un petit couplet enfantin en langue tchèque », entendu, précise-t-il dans la *Traumdeutung*, lors de son passage à Freiberg à l'âge de dix-sept ans.

A-t-il aussi entendu le yiddish, alors qu'on parlait allemand à la maison ? Ses parents, comme l'a fait remarquer Max Kohn, étaient tous deux originaires de la Galicie, « pleine zone linguistique yiddish » : « En passant de Galicie en Autriche, poursuit Kohn, ils ont certainement dû renoncer à l'usage du yiddish, étant donné sa grande ressemblance phonématique avec l'allemand parlé au-dehors. Ils ne l'ont pourtant pas perdu : non seulement ils arrivent encore à parler yiddish, mais encore le yiddish est présent constamment derrière l'allemand. » Autour des parents, dans les milieux juifs, le petit Freud entend parler yiddish; et ses parents eux-mêmes ne manquent certainement pas d'émailler leur allemand de quelques termes yiddish, pittoresques et significatifs, vivaces et savoureux, puissamment cristallisateurs — et dont Freud saura se souvenir.

Allemand, tchèque, hébreu, yiddish, et latin même — toutes ces langues « maternantes » qui « vont et viennent » en bruissement de « navettes » à l'oreille du petit Freud, chacune porteuse ou fileuse de valeurs émotionnelles, de réseaux d'images, de pouvoirs discursifs et culturels spécifiques, voilà certes de quoi préparer et affiner toute une *écoute*, de cette écoute qui deviendra le sens psychanalytique par excellence, et qui saura se faire, dans une amplification plurivoque,

« musicienne du savoir », selon l'expression d'Henri Michaux. Rien ne pourrait mieux rendre compte, à notre sens, de ce premier enchantement verbal de Freud que la phrase si exactement *spirituelle* prononcée par Jacques Lacan : « Qui sait la graine de mots ravis qui a pu lever dans son âme, d'un pays où la Kabbale cheminait » !

Fées du langage penchées sur le berceau de Freud, sont-elles venues relayer quelque fée « Biologie » ? C'est que Freud est né « coiffé » : la poche des eaux, *eaux mères*, l'accompagne dans sa venue au monde, elle est censée lui ouvrir la voie d'une destinée heureuse, *épique*. Avec ça, teint mat et sombre chevelure — aspects qu'il soulignera dans *Die Traumdeutung* : « Je serais venu au monde avec tant de cheveux noirs emmêlés que la jeune mère me présenta comme un petit Maure », ou encore, selon une autre traduction, comme « un petit négrillon ». Naissance, donc, d'un héros sémitique pour notre temps ? « La jeune mère », Amalia Freud, en tout cas, n'a en aucune façon besoin de la prédiction d'une vieille diseuse de sorts pour être assurée que son Sigismund deviendra un grand homme. « Mère aimante », dotée d'un « caractère enjoué », voici encore d'autres traits élogieux que nous signale Jones : « Jolie et svelte dans sa jeunesse, elle sut conserver jusqu'à la fin sa gaieté, sa vivacité et la finesse de son esprit. » Elle nourrit son petit bien-aimé au sein, elle l'appelle et l'appellera toujours « *mein goldener Sigi* » — « Sigi, mon trésor ». Elle sera longtemps, très longtemps, puisqu'elle atteindra l'âge de quatre-vingt-quinze ans, le sûr et discret courant de tendresse où Freud, affrontant toutes sortes d'adversités, viendra puiser, pour assurer son style de « conquistador » et en subir les risques. Ce que sa mère lui a apporté d'essentiel dans la vie, il l'exprime par un détour dans « Un souvenir d'enfance dans *Fiction et Vérité* de Gœthe » : « Quand on a été sans contredit l'enfant préféré de sa mère, on garde pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance du succès qui, dans bien des cas, l'entraîne effectivement. » Il n'en reste pas moins que le prénom de Sigismund, reçu à la naissance, et abrégé par la mère en « Sigi », ne lui plaît guère, et il fixera vers 1877-1878 son choix sur celui de Sigmund, par lequel, on l'a vu plus haut, son père le désigne dans l'inscription portée sur la Bible familiale.

Un père et une mère, donc, « suffisamment bons », et offrant au jeune Freud une solide assise émotionnelle et imaginaire. Mais dans le même temps une constellation familiale plutôt compliquée et quelque peu erratique, où beaucoup ont vu, non sans quelque précipitation, la source d'un certain « familialisme » œdipien de Freud. Jacob Freud, né en 1815 à Tismenitz, en Galicie, aujourd'hui Tysmenica, n'a guère plus de dix-sept ans lorsqu'il épouse Sally Kanner, qui lui donne deux fils, Emanuel (1834-1915) et Philip (1838-1912); Sally décédée, probablement vers 1852, il épouse Rebecca, dont on sait peu de chose, et que Jones ne mentionne même pas dans sa grosse biographie; elle vint vivre avec Jacob à Freiberg, et on perd toute trace d'elle vers 1854; oserions-nous, dans la ligne d'un *witz* un peu funèbre, lui restituer sa place étrangement occultée au sein de

la famille Freud, en relançant la phrase, extraite d'une histoire juive, que Freud lui-même cite dans une lettre à Fliess du 21 septembre 1897 : « Rebecca, ôte ta robe, tu n'es plus fiancée ! » En 1855, Jacob prend femme pour la troisième fois; Amalia Nathanson, née à Brodie, en Galicie, est de vingt ans plus jeune que son époux; après Sigmund, l'aîné, elle met au monde cinq filles, Anna, Rosa, Marie, Adolfine et Paula, et deux garçons, Julius, qui meurt à l'âge de huit mois, et Alexander, le benjamin, de dix ans plus jeune que Sigmund. Emanuel, fils du premier mariage de Jacob, ayant eu un fils, John, en 1855, Sigmund se trouva être, dès sa naissance, l'oncle d'un neveu d'un an plus âgé que lui, qui sera pour lui un fidèle compagnon de jeu et avec lequel il entretiendra des relations étroites et ambivalentes. La mort de Julius, survenue alors que Sigmund n'avait que dix-neuf mois, semble avoir été pour Freud un événement marquant, qui orientera ses conceptions de la jalousie fraternelle et du désir de meurtre, source d'un primordial sentiment de culpabilité.

Les deux demi-frères de Sigmund, Emanuel et Philip, vivaient au voisinage du père, Jacob, lequel occupait avec toute sa famille une grande pièce dans la maison du serrurier Zajic. Outre son neveu John, Sigmund fréquentait d'autres enfants, garçons et filles, comme les Zajic et les Fluss, avec lesquels il restera lié; les investigations sexuelles ne devaient pas manquer. Plus que d'une famille nucléaire fermée sur elle-même, la famille de Jacob Freud donne plutôt l'impression, avec ses diverses ramifications, d'une « grande famille », d'une « famille élargie », où le jeu croisé des générations et des rapports introduit souplesse, ouverture, variété, fantaisie — ce qui place sous un autre éclairage, beaucoup plus plaisant qu'on n'a coutume de le faire, la façon « élastique », aisée, franche, avec laquelle Freud saura nouer et dénouer les complexes liens familiaux.

Imaginons encore « l'heureux enfant de Freiberg » descendant dans l'atelier de serrurerie, au rez-de-chaussée, espace de fascination où toutes sortes de *rebuts* métalliques et de pièces peuvent être manipulés et montés en fantastiques et précaires « mécanos » : qui sait alors combien de clefs aux découpes mystérieuses résistèrent et glissèrent entre les doigts du petit Freud pour éveiller en lui la passion d'ouvrir d'autres serrures, de démonter d'autres mystères ?

2. *Élève modèle entre la* Bible *de Philippson et l'*Œdipe *de Sophocle (1859-1873)*

Mais voici qu'il faut quitter Freiberg, sous de tristes auspices. Le commerce de la laine dont s'occupait Jacob et qui lui permettait de faire vivre tant bien que mal sa famille a périclité; la situation est assez désastreuse pour qu'il décide de tenter sa chance ailleurs. En octobre 1859, la famille Freud part pour Leipzig, qu'après quelques mois de prospection infructueuse Jacob abandonne pour Vienne, où la famille s'installe définitivement.

Pour Sigmund âgé de trois ans et demi, c'est une rupture brutale dans l'heureux déroulement de sa petite enfance, et qui laissera des traces : on trouve là, semble-t-il, l'origine de sa phobie des trains, qu'il empruntе pour la première fois, et l'une des raisons de son hostilité, poussée parfois jusqu'à l'exécration, à l'égard de Vienne, la cité du mauvais accueil, l'usurpatrice. Au transfert de Freiberg à Vienne via Leipzig est associée chez Freud une expérience érotique intense, qu'il décrit à Fliess dans une lettre du 3 octobre 1897 : « (entre 2 ans et 2 ans 1/2), ma libido s'était éveillée et tournée vers *matrem*, cela à l'occasion d'un voyage de Leipzig à Vienne que je fis avec elle et au cours duquel je pus sans doute, ayant dormi dans sa chambre, la voir toute nue. » L'erreur commise ici par Freud, qui se fait plus petit d'un an, nous incite à attribuer à ce souvenir une fonction particulière. Car à deux ans, deux ans et demi le petit Sigmund était encore à Freiberg, et sa libido devait déjà largement être tournée vers la mère, dont il avait dû, plus d'une fois, surprendre la nudité et les occupations intimes dans la pièce unique où toute la famille résidait. Peut-être a-t-il eu l'occasion, pendant le voyage, de voir à nouveau sa mère « toute nue », mais l'émotion dont il fait état vient, comme l'indique le lapsus, de bien plus loin, et elle a été ranimée et mobilisée — et même elle a produit la scène de voyeurisme plus que la scène ne l'a produite — dans le dessein précis d'*érotiser le voyage*, de faire jouer des ressources libidinales intenses permettant d'affronter une situation pénible de séparation et d'avancée vers l'inconnu. Processus universel, dont les effets sont généralement bénéfiques : chez Freud même, la « peur des voyages » dont il parle tant ne l'a pas empêché d'en entreprendre de fort nombreux et d'en jouir en virtuose.

Après ce beau grain d'Éros venu de la mère, c'est de la mère encore que l'enfant reçoit une leçon d'un tout autre genre, tournée vers une précoce

aperception de la mort, une rencontre déjà quasiment métapsychologique avec Thanatos. Voici comment, telle que Schur la rapporte, il en parle dans la *Traumdeutung* : « Quand j'avais six ans et que ma mère me donnait mes premières leçons, elle m'enseignait que nous avions été faits de terre et que nous devions revenir à la terre. Cela ne me convenait pas, j'en doutais. Ma mère frotta alors les paumes de ses mains — tout à fait comme pour faire des boulettes, mais elle n'avait pas pris de pâte — et me montra les *petits fragments d'épiderme* noirâtres qui s'en étaient détachés comme une preuve que nous étions faits de terre. Je fus stupéfait par cette démonstration *ad oculos* et je me résignai à ce que, plus tard, j'appris à formuler : "*Du bist der Natur einen Tod schuldig*" ("Tu dois à la nature une mort"). » A propos de cette dernière citation, Schur fait remarquer, citant Strachey, qu'il s'agit d'une reprise modifiée de la phrase adressée à Falstaff par le prince Hal dans *Henri IV*, *« Thou owest God a death »* (« Tu dois à Dieu une mort »). Outre la référence aux fameuses boulettes maternelles, dont on sait à quel point elles donnent à penser aux fils, le fait de substituer la « Nature » à « Dieu » est, comme on peut s'en douter, éminemment révélateur. Témoignant à la fois et de la hardiesse intellectuelle d'un garçonnet de six ans et de la hardiesse pédagogique d'une jeune mère, cette biblique leçon maternelle apparaît aussi comme exemplaire d'un mépris pour toutes les illusions que nous pourrions caresser quant à la nature rigoureusement *poussiéreuse* de notre être : pourfendre et dissiper les illusions, telle fut, de fait, l'une des vocations majeures de Freud.

Amalia n'est pas seule à pourvoir à l'éducation préscolaire du petit Sigmund. Jacob, qui continue à emmener son fils en promenade et à s'entretenir avec lui des sujets les plus divers, suit avec assez d'attention le développement de l'enfant pour remarquer l'éveil éclatant de sa curiosité intellectuelle et de son goût de l'étude; c'est en termes lyriques et quasi mystiques qu'il note le fait, près de trente années plus tard, dans une dédicace en hébreu inscrite sur la Bible familiale qu'il remet solennellement à son fils pour ses trente-cinq ans; la traduction ci-dessous, qui a été complétée par les références de l'éditeur et l'ajout du mot « an » illisible sur l'original, est empruntée au grand album sur *Sigmund Freud* :

Mon cher fils, Schlomo
(Salomon)
au septième [an] de ta vie, l'esprit du Seigneur s'empara de toi [Juges 13, 25] et Il s'adressa à toi : Va, lis mon Livre, Je l'ai écrit, et les sources de l'intelligence, du savoir (connaissance) et de la compréhension s'ouvriront en toi. Vois ici, le Livre des livres, c'est en lui que les sages ont puisé, que les législateurs ont appris le statut et le droit [Nombres 21, 18]; Tu as vu la face du Tout-Puissant, tu as entendu et tu as cherché à t'élever, tu as volé aussitôt sur les ailes de l'Esprit [Ps. 18, 11]. Depuis longtemps le Livre était caché (conservé) à l'instar des débris des Tables de la Loi dans la châsse de Son serviteur. (toutefois) au jour de ton 35e anniversaire, je l'ai recouvert d'une

nouvelle reliure de cuir et l'ai appelé : « Source jaillis ! Chante pour lui ! » [Nombres 21, 17] et je l'ai apporté en souvenir, à la mémoire de l'amour — De la part de ton père qui t'aime d'un amour infini — Jacob, fils du rabbi Sch. Freud. A Vienne, la capitale, le 29 Nisan 5651, 6 mai 1891.

A sept ans, le petit Sigmund lit le Livre des livres. « Très jeune, écrit-il, dans *Ma vie*, alors que je venais d'apprendre ce qu'est l'art de lire, je me plongeai dans l'histoire biblique; comme je le reconnus plus tard, cela n'a cessé d'orienter mon intérêt. » Il plonge dans la Bible des frères Philippson, *Die Israelitische Bibel* : une belle édition bilingue hébreu-allemand, publiée à Leipzig en 1858, illustrée de quelque cinq cents gravures et enrichie de commentaires historiques et archéologiques. Les dessins aux lignes sommaires, offrant des combinaisons enfantinement fantastiques, ont continué de hanter l'imagination de Freud; ils font retour, par exemple, dans le rêve intitulé « Mère chérie et personnages à becs d'oiseaux » — dont le minutieux commentaire que donne Anzieu dans *L'auto-analyse de Freud* a l'avantage de se rapporter de façon fort éloquente aux gravures bibliques.

Sigmund entre au lycée à l'âge de neuf ans, soit avec un an d'avance. Il se révèle tout de suite brillant élève, et demeurera, durant les six dernières années de sa scolarité, le premier de la classe. Très doué pour les langues, il apprend rapidement à lire en français et en anglais, et dès l'âge de huit ans, si l'on en croit Jones, il se met à lire les œuvres de Shakespeare; outre l'hébreu qui lui a déjà été enseigné, il étudie le latin et le grec; il se mettra ultérieurement à l'italien et à l'espagnol. Et il ne cesse de gagner en maîtrise dans le maniement de la langue allemande, sa langue de culture par excellence.

On vit pauvrement, cependant, dans la famille de Jacob Freud qui a, en 1866, avec la naissance d'Alexandre, sept enfants à sa charge. Comme ses affaires sont loin de prospérer, Jacob en est réduit à accepter des subsides de sa belle-famille. Situation pénible, qui prend un tour nettement dramatique avec l'affaire de l'oncle Josef, sur laquelle les historiens de la psychanalyse se montrent en général fort discrets. Josef, un jeune frère de Jacob, est arrêté en 1865 pour trafic de fausse monnaie, et condamné en 1866 à dix ans de pénitencier. Lourde peine. « Triste histoire », écrit Freud, qui ajoute : « Mon père, dont le chagrin rendit en peu de jours les cheveux gris, avait coutume de dire que l'oncle Josef n'avait jamais été un mauvais homme mais bien une tête faible, c'était son expression. » Désireuse d'en savoir plus sur la question, Renée Gicklhorn a mené sa propre enquête, allant jusqu'à rechercher d'éventuelles connexions à Manchester, où résidaient les demi-frères de Sigmund, Emanuel et Philip, et laissant entendre que Jacob lui-même, dont après tout on ne sait pas très bien quelles furent à Vienne ses activités lucratives, aurait bien pu bénéficier des largesses suspectes de son truand de frère.

Dans un article alerte et mimant fort habilement le journalisme à sensation, sans céder en rien sur l'exigence critique, « Mein Onkel Josef à

la une ! » (paru dans un très dense numéro des *Études freudiennes* traitant des « Figures de Freud »), Alain de Mijolla reprend quelques pièces du lourd dossier établi par Renée Gicklhorn, cette « spécialiste de la petite histoire freudienne », comme il l'appelle, et, tout en écartant les aspects les plus criards et les plus provocateurs, il dégage l'intérêt de « cette histoire dramatique qui vint bouleverser l'univers d'un Sigmund de neuf ans » et contribua à nourrir substantiellement sa chronique onirique, puisque, selon le compte d'Alain de Mijolla, le « rêve de l'oncle » est « onze fois cité dans *L'interprétation des rêves*, ce qui le place au second rang, immédiatement après celui de l'injection faite à Irma ». Sachant à quel point le nom de *Josef*, porté originairement par l'interprète biblique des songes confronté au pouvoir des Pharaons, intervient de façon privilégiée et travaille comme en prédestination l'existence de Freud, nous ne saurions sous-estimer le *relief* spécifique qu'apporte l'épisode de l'oncle Josef, et les effets de choc, de distance, de contraste, de rejet et d'ambivalence qu'il put produire chez un garçon qui commençait à se tourner avec ardeur vers des modèles héroïques.

C'est, en effet, à peu près vers cette époque — « je devais avoir dix ou douze ans », note Freud — que l'image du père perd de son aura idéale pour prendre une dimension plus réaliste, plus modeste. Moment critique de frustration imaginaire pour l'enfant. Freud rapporte dans la *Traumdeutung* l'anecdote que lui avait racontée son père au cours d'une de leurs promenades-conversations, et souligne la vive et durable impression qu'il en reçut : « Un jour, pour me montrer combien mon temps était meilleur que le sien, il me raconta le fait suivant : "Une fois, quand j'étais jeune, dans le pays où tu es né, je suis sorti dans la rue un samedi, bien habillé et avec un bonnet de fourrure tout neuf. Un chrétien survint : d'un coup il envoya mon bonnet dans la boue en criant :

— Juif, descends du trottoir !"

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai ramassé mon bonnet, dit mon père avec résignation.

Cela ne m'avait pas semblé héroïque de la part de cet homme grand et fort qui me tenait par la main. »

Le petit Sigmund recourt à des héros de substitution, que la culture lui propose généreusement. La lecture du livre de Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, lui fournit toute une cohorte de maréchaux d'Empire couverts de gloire, parmi lesquels il élit Masséna — que l'on disait être juif, et dont le nom, raison suffisante pour le futur auteur du *Mot d'esprit*, « ressemble à celui du patriarche juif Manassé » ! C'est avec un profond plaisir — *avant coup*, pourrait-on dire, chez celui qui devait se faire le théoricien et le mythographe du « meurtre du père » — que, pour les besoins scolaires, il apprend et tient le rôle de Brutus, dans le *Jules César* de Shakespeare — « discours saisissant » qui continuera de résonner à son oreille : « Parce que César m'aimait, je le pleure; parce qu'il était heureux, je me suis réjoui; parce qu'il était brave, je l'honore; mais *parce qu'il voulait le pouvoir, je l'ai tué*. » Nous avons souligné cette

dernière phrase, parce qu'elle suggère que l'identification héroïque chez Freud s'effectue principalement avec celui qui se dresse *contre* le pouvoir. Le modèle est ici, sans conteste, Annibal, qui affronta ce qui constitue pour notre culture le paradigme même du Pouvoir : Rome. « Annibal avait été le héros favori de mes années de lycée, écrit Freud dans la *Traumdeutung*; quand nous avions étudié les guerres puniques, ma sympathie [...] était allée non aux Romains mais aux Carthaginois. Dans les classes supérieures, quand je compris quelles conséquences aurait pour moi le fait d'être de race étrangère et quand les tendances antisémites de mes camarades m'obligèrent à prendre une position nette, j'eus une idée plus haute encore de ce grand guerrier sémite. Annibal et Rome symbolisèrent à mes yeux d'adolescent la ténacité juive et l'organisation catholique. »

Il est remarquable que les enthousiasmes juvéniles de Freud ne concernent pas seulement des héros historiques, mais portent aussi sur des textes et des auteurs. Ayant reçu pour son treizième ou quatorzième anniversaire les *Œuvres complètes* de Ludwig Börne, il le lit, dit-il, « avec un grand enthousiasme », et il se déclare « charmé » par cet auteur juif qui se dressa contre Napoléon et contre les régimes réactionnaires en Allemagne, et que Jones présente, nous le soulignons, comme « un idéaliste, champion de la liberté, de la loyauté, de la justice et de la sincérité, *toujours adversaire de l'autoritarisme* ». « Je dois lire pour mon propre compte, écrit-il par ailleurs dans une lettre à son ami d'enfance Émile Fluss du 17 mars 1873, plusieurs classiques grecs et latins, parmi lesquels *Œdipe roi* de Sophocle. A ne pouvoir lire tout cela, vous perdez quelque chose d'exaltant... » L'exaltation de Freud à la lecture de Virgile et de Sophocle, tout particulièrement, lui réserve une heureuse surprise : il tombe au baccalauréat sur un passage de Virgile qu'il connaissait déjà, tout comme il était déjà familiarisé avec les trente-trois vers de la version grecque extraits d'*Œdipe roi*. Il est reçu brillamment à son examen en 1873, concluant ainsi sa très estimable carrière scolaire sous le signe bénéfique d'*Œdipe* — de ce même *Œdipe* qui, bien plus tard, après le long intermède scientifique du « préanalytique », devait inaugurer sa prestigieuse carrière psychanalytique.

3. *« Le bon vieux temps préanalytique » (1873-1897)*

Muni de son baccalauréat, le jeune Sigmund hésite dans le choix de la voie à suivre. La politique n'est pas sans exercer sur lui quelque vive attirance. Au lycée, il s'était lié d'amitié — « nous sommes rapidement devenus des amis inséparables » — avec Heinrich Braun, une « personnalité » d'envergure, qui devait fonder en 1883 avec Kautsky et Leibknecht *Die Neue Zeit*, organe du parti social-démocrate allemand, et devenir l'un des plus brillants animateurs intellectuels de la social-démocratie; sous son influence, Freud songe à faire des études de droit — mais il abandonne vite un tel projet. C'est que, dit-il dans *Ma vie*, il est « plutôt mû par une sorte de soif de savoir », qui l'oriente vers une activité strictement scientifique, et plus particulièrement vers la biologie. L'ombre du grand Darwin plane sur le désir de Freud, qui va trouver curieusement sous la signature de Gœthe l'impulsion décisive : « Ayant entendu lire, dit-il dans *Ma vie*, [...] le bel essai de Gœthe sur "La Nature", c'est cela qui me décida à m'inscrire à la Faculté de Médecine. » Étrange bifurcation, qui place d'emblée les rapports de Freud avec la médecine dans une perspective singulière et comme décalée, et en fera le lieu de constants détours et détournements.

Le « bel essai de Gœthe », comme le rappelle Anzieu, est « maintenant attribué à Tobler, ami suisse de Gœthe ». « Quand on lit cet *Essai*, poursuit-il, on est frappé par son ton dithyrambique et par son usage intensif d'une métaphore romantique considérant la Nature comme une mère généreuse, omnisciente, toute-puissante, qui accorde à ses enfants favoris — écho au thème faustéen — le privilège d'aller à la recherche de ses secrets. »

Il importe certes au plus haut point, pour suivre dans sa subtilité et sa polyvalence le mouvement de la pensée freudienne, de marquer avec force cette présence inaugurale d'une vision de la Mère-Nature dans l'engagement scientifique de Freud. Un puissant mythe maternel viendrait donc *couvrir* une pratique rigoureuse de la rationalité ? Mais la référence maternelle implicite, envisagée comme ressourcement libidinal, remplit aussi une fonction existentielle et sociale, qui n'est pas sans analogie avec l'effet recherché « vers *matrem* » au cours du fameux voyage de Leipzig à Vienne, ce saut dans l'inconnu. Freud retrouve de manière autrement plus critique, à l'Université, le climat d'hostilité larvée ou avouée qu'il avait

déjà perçu lors de ses années scolaires et qui l'avait conduit à adopter une position de contestataire, de marginal — et de *conquistador*.

Dans une lettre à Martha du 2 février 1886, il écrit : « Nul ne le devinerait en me regardant, mais à l'école déjà j'étais toujours parmi les opposants les plus hardis; j'étais toujours là quand il s'agissait de défendre quelque idée extrême et, en règle générale, prêt à payer pour elle. » Cela, il aura l'occasion de le démontrer superbement par la suite. A l'Université, la conjonction de l'antisémitisme et d'un carriérisme inhérent au système universitaire aiguise à la fois sa volonté combative et sa répugnance foncière à l'égard du conformisme : « Une conséquence, pour plus tard importante, écrit-il dans *Ma vie*, de ces premières impressions d'université fut de me familiariser de bonne heure avec le sort d'être dans l'opposition et de subir l'interdit d'une "majorité compacte". »

Freud ne cessera donc, dans le cours de sa carrière universitaire, de se heurter à des interdits et des barrages qui finiront par le faire renoncer à exercer son activité scientifique dans un cadre académique. En dépit de plusieurs demandes et d'un ensemble de travaux de premier ordre qui lui donnent déjà une notoriété internationale, il ne sera nommé professeur associé, sur décision de l'Empereur, qu'en 1902, et jamais il ne parviendra au grade de professeur. Encore a-t-il eu la chance de rencontrer des maîtres d'une qualité exceptionnelle, qui surent à des moments décisifs lui apporter leur appui et faciliter sa tâche. L'université de Vienne jouissait à l'époque d'un grand prestige. Les biologistes partageaient avec enthousiasme l'idéologie anti-vitaliste des Dubois-Reymond, des Helmholtz et des Virchow, qui considéraient que les phénomènes vivants pouvaient être intégralement expliqués par le jeu des forces physico-chimiques. Freud partageait, de toute évidence, ces conceptions, mais on a exagéré son « positivisme » et son « scientisme » au point d'en faire une caricature. Il pouvait difficilement éviter de recourir, dans sa pratique de laboratoire, dans ses recherches précises de savant, aux instruments épistémologiques dominants de son temps, et son admiration, voire sa soumission, concernait moins un système global d'interprétation de la science que des personnalités réelles, dispensatrices d'un savoir rigoureux et vérifiable ouvrant pour l'époque des perspectives dynamiques. Helmholtz, écrit-il à Martha, le 18 octobre 1883, « est une des idoles de ma chambre »; et s'il tient Ernst Brücke pour « la plus grande autorité qu'il ait jamais rencontrée », c'est que le directeur de l'Institut de physiologie, célèbre pour ses remarquables travaux d'anatomie microscopique et de physiologie de l'œil, de la digestion et de la voix, lui avait aussi ouvert généreusement son laboratoire — où « je trouvai enfin, affirme Freud dans *Ma vie*, le repos et la pleine satisfaction »; il y passa six années, de 1876 à 1882, qu'il décrivit plus tard comme « les plus heureuses années de sa jeunesse ».

En suivant les cours de zoologie du Pr Carl Claus, Freud s'était rapidement distingué par la qualité de son travail — ce qui lui permit d'obtenir à deux reprises, en 1875 et en 1876, une bourse d'études pour

l'Institut de recherches zoologiques de Trieste; ses recherches portaient sur un des problèmes les plus délicats de la biologie, les organes sexuels de l'anguille, et elles firent l'objet d'un rapport en 1877 : « Observations sur la conformation et la structure fine de l'organe lobé de l'anguille qui a été considéré comme ses testicules ». « Personne, écrit Freud, n'a jamais vu les testicules de l'anguille » — formule qui, par glissements successifs et sournois coups de pouce, finirait par apparaître comme prémonitoire de la démarche analytique primordiale de Freud : voir ce qu'il en est exactement et scientifiquement de la sexualité, dont l'origine demeure, comme celle des anguilles, un mystère. Nul doute qu'on trouverait, dans l'abondante nomenclature des travaux préanalytiques de Freud, un nombre suffisant de figures, de formes, d'organes, de tissus, de processus, de gestes, de signifiants, etc., susceptibles d'être transmués, par chimie ou alchimie verbale, en constellations psychanalytiques. Opération fort suggestive — dont la légitimité resterait évidemment à établir — mais qui déborde notre propos, limité ici à énumérer, dans leur continuité un peu fastidieuse et sans pouvoir entrer dans des détails d'une stricte technicité, les travaux scientifiques préanalytiques de Freud, pour qu'on puisse en saisir, au moins panoramiquement, l'ampleur et la variété, et mesurer du même coup ce qu'il fallut d'audace et de tourment à Freud pour s'engager dans l'aventure psychanalytique.

Au cours des années 1877-1878, Freud travaille sur les structures nerveuses d'une forme inférieure de poisson, l'Ammocète, ou *Petromyzon Planeri*; c'est l'étude « Sur l'origine des racines nerveuses postérieures de la moelle épinière de l'Ammocète », suivie de l'étude « Sur les ganglions spinaux et la moelle épinière du Petromyzon ». En 1879, il expose un procédé original de coloration des tissus nerveux à partir de l'acide nitrique, dans sa « Notice sur une méthode de préparation anatomique du système nerveux ». En 1882, il publie son étude « Sur la structure des fibres et des cellules nerveuses chez l'écrevisse ». « Écrevisse » se disant en allemand *Flusskrebs*, on pourra épiloguer à loisir sur la conjonction du nom *Fluss*, famille de Freiberg amie de la famille Freud, Gisela Fluss ayant été le premier amour d'un Freud âgé de dix-sept ans, et *Krebs*, qui désigne à la fois l'écrevisse et le cancer. En 1883 paraît dans le *Medical News* de Philadelphie un article de Freud traitant des recherches de Spina « sur le bacille de la tuberculose », dans lequel Freud soutient la position de Koch concernant le bacille qui porte désormais son nom; dans le même journal, il publie un article sur le bacille de la syphilis que Lustgarten prétendait avoir découvert. En 1884, en proposant « une nouvelle méthode pour l'étude du parcours des fibres dans le système nerveux central », Freud croit pouvoir parvenir à la célébrité — cette même célébrité que ses recherches sur la cocaïne, menées de 1884 à 1887, auraient pu lui apporter; par sa spécificité, son contexte et ses implications, cet épisode de la cocaïne appelle un développement à part.

A partir de 1884, Freud délaisse ses recherches d'anatomie comparée et d'histologie pour se consacrer prioritairement à la pathologie et à la

clinique; entré au laboratoire de Meynert, professeur de clinique psychiatrique, il a notamment l'occasion d'examiner « des centaines de cerveaux de fœtus humains, de petits enfants, et de petits chats et chiens » (Anzieu). Voici quelles sont ses principales publications dans ce domaine : « Un cas d'hémorragie cérébrale avec foyer de symptômes basaux indirects dus au scorbut » (1884); « A propos de la couche intermédiaire du corps olivaire », « Un cas d'atrophie musculaire avec troubles étendus de la sensibilité (syringomyélie) » (1885); « Névrite multiple aiguë des nerfs spinaux et cérébraux », « Sur la relation du corps rectiforme avec les cordons postérieurs et leurs noyaux, avec des remarques sur deux zones du bulbe » (en collaboration avec L. Darkschewitsch, de Moscou), « L'origine du nerf acoustique », « Observation d'une hémianesthésie de haut degré chez un homme hystérique » (1886).

Outre divers comptes rendus d'ouvrages, Freud rédige un certain nombre d'articles pour le *Dictionnaire général de la médecine*, de Villaret : « Aphasie », « Cerveau », « Hystérie », « Paralysie infantile », « Paralysie », etc. (1888-1891); l'article « Hypnose », pour le *Lexique de thérapeutique*, d'A. Bum (1891). Cette même année 1891 voit la parution de deux ouvrages de Freud : le premier, en collaboration avec son ami Oscar Rie, intitulé *Étude clinique de l'hémiplégie cérébrale chez l'enfant*, est une monographie de 220 pages publiée dans la collection de Kassowitz, *Contribution à la médecine infantile*; le second, dédié à Breuer, est une étude de 107 pages, *Sur la conception de l'aphasie. Étude critique*; en dépit de l'originalité des positions de Freud, qui met l'accent, non plus sur les localisations, mais sur les aspects fonctionnels des troubles du langage, le livre n'a aucun succès; il s'en vendra 257 exemplaires en neuf ans !

En 1893, Freud publie *La connaissance des diplégies centrales de l'enfance, en jonction avec la maladie de Little*, dans la série de médecine infantile de Kassowitz; « A propos d'un symptôme qui accompagne souvent l'énurésie nocturne des enfants », « Sur les formes familiales des diplégies cérébrales », « Les diplégies cérébrales infantiles » (publication en français dans la *Revue neurologique* de Paris), etc. Après la « Communication préliminaire » sur l'hystérie, rédigée en commun avec Josef Breuer, Freud et Breuer font paraître en 1895 *Études sur l'hystérie*, qui inaugurent de façon décisive la recherche analytique et feront l'objet d'une analyse ultérieure. Le dernier grand travail scientifique préanalytique de Freud est représenté par la série d'études sur les « Paralysies infantiles » publiées en 1897 dans le *Manuel de pathologie et de thérapie spéciales*, de Nothnagel; elles forment un ensemble cohérent de 327 pages, dont le neurologue suisse Brun a pu dire, écrit Jones, qu'il « constitue l'exposé le plus approfondi et le plus complet des paralysies cérébrales infantiles qui ait jamais été donné... Cette superbe réalisation eût suffi à assurer au nom de Freud une place permanente en neurologie clinique ».

Et peut-être bien une première place, eût-il poursuivi dans cette voie

sûre, précise, linéaire, ouverte comme une promesse d'honneurs, de pouvoir, de confort et de Nobel — ce qui nous autorise à parler, pour qualifier toute cette période antérieure, en reprenant l'expression utilisée par Freud dans une lettre à Lou Andreas-Salomé du 23 décembre 1917, de « bon vieux temps préanalytique ». Mais le « démon » de Freud, depuis quelques années déjà, en avait décidé autrement. Au cours de ces recherches dont nous venons de dessiner le bilan succinct, divers événements sont survenus, qui poussent Freud à s'écarter de plus en plus de la stricte voie académique et expérimentale et l'engagent dans une voie neuve, chargée d'insolite, d'inconnu, de mystère. Les trois facteurs déterminants, qui font tremplin ou exercent leurs poussées pour ce nouveau départ, ont nom : Martha, cocaïne et Charcot — trois formes fortes groupées et nouées dans un même moment germinatif du développement freudien, les années 1882 à 1886. Auparavant, Freud a terminé ses études de médecine, qui traînaient en longueur et faisaient de lui « un fruit sec », selon sa propre expression, aux yeux de ses collègues. Il passe rapidement ses examens et obtient en 1881 son titre de docteur en médecine; il peut dès lors espérer acquérir une indépendance financière tant souhaitée, et opérer ce qu'il nomme lui-même la « volte-face » de 1882 : il entre comme étudiant à l'hôpital général de Vienne et se voit attribuer au bout d'un an un poste rémunéré d'assistant; il fait des cours payants aux stagiaires de l'hôpital en 1885, année où il est nommé *Privat-Dozent* en neuropathologie. Mais il a, entre-temps, rencontré Martha Bernays en avril 1882, effectué des recherches sur la cocaïne en 1884-1885, et il se rend à Paris en 1885, pour un stage à la Salpêtrière, où officie, parmi les hystériques, le grand Charcot.

4. *Martha, cocaïne et Charcot (1882-1886)*

Martha, l'amour fou et femme, une substance magique nommée cocaïne, et Charcot, démons et merveilles de l'hystérie, ce sont là trois figures essentielles qui s'emparent de Freud au cours de ces rudes et laborieuses années 1880, qui exercent sur lui leurs obscurs et puissants pouvoirs, pour le conduire insensiblement, pourrait-on dire, de l'autre côté du miroir, là où s'étend la profonde et mystérieuse noirceur du tain, dont Freud va bientôt, Narcisse de l'ombre, entreprendre l'exploration, au cours d'une fantastique traversée qui prendra le nom de « psychanalyse ».

« Avant de t'avoir, j'ignorais totalement la joie de vivre »

« Cette délicieuse jeune fille [...] qui, dès notre première rencontre [...] a conquis mon cœur », c'est Martha Bernays; elle a vingt et un ans, et Jones la décrit comme une personne « fluette, pâle et plutôt petite », aux « manières gracieuses ». Comment Freud la voit-il ? « Je le sais bien que tu n'es pas belle, au sens où l'entendent peintres et sculpteurs », lui écrit-il le 2 août 1882, quelques mois à peine après leur rencontre; mais il le reconnaît : « Certaines gens te trouvent belle, et même d'une beauté frappante »; et il dira lui-même, dans une lettre du 15 mars 1884 : « Un portrait de toi, jeune fille, me montre combien tu étais belle, très belle. »

Mais là n'est pas l'important pour un Freud qui s'affirme « insensible à la beauté conventionnelle ». La passion violente qu'il éprouve d'emblée pour Martha, et qui ne se démentira pas tout au long des quatre longues années de fiançailles qu'ils doivent supporter, s'exprime de façon directe, farouche ou euphorique, dans l'abondante correspondance qu'ils échangent et dont certaines pièces ont été reproduites ici ou là au hasard des autorisations. Quelle extraordinaire attente et disponibilité amoureuse devaient exister en Freud pour qu'il chante en termes lyriques la venue de Martha ? « Au moment où j'en avais le plus grand besoin », lui écrit-il dès le mois de juin 1882, Martha, « pleine d'une généreuse confiance, est venue à moi, a renforcé ma foi en ma propre valeur, m'a donné un nouvel espoir, une force nouvelle pour travailler... ». « Avant de t'avoir, lui écrira-t-il deux ans plus tard exactement, j'ignorais totalement la joie de

vivre, maintenant que tu es mienne "en principe", te posséder tout entière est une condition que je pose à la vie qui, sans cela, ne présenterait plus, pour moi, grand intérêt. »

De cette vive et ardente passion, Freud vivra toutes les ardeurs, les joies et les tourments : exaltation et désespoir, impatience et jalousie — mais le bilan qu'il trace, pour Martha, le 2 février 1886, de leurs interminables fiançailles, demeure clairement positif : « Si on me demandait si j'ai été heureux, on m'entendrait répondre que oui, parce que, en dépit de tout — pauvreté, réussite lente à venir, difficulté à gagner les bonnes grâces des gens, hypersensibilité, nervosité et soucis —, je n'ai jamais cessé d'espérer que tu serais un jour toute à moi et que j'étais certain de ton amour. » Et ce jour arrive : le 13 septembre 1886, Sigmund Freud épouse Martha Bernays à l'hôtel de ville de Wandsbeck; une cérémonie religieuse est aussi accomplie, nécessaire en loi autrichienne pour valider le mariage civil; Freud exige qu'elle soit réduite à sa plus simple expression, et c'est lui qui prononce en hébreu les prières d'usage.

Martha appartenait à un milieu juif où les valeurs culturelles tenaient une grande place. Son grand-père Isaac Bernays avait été grand rabbin de Hambourg, et les communautés juives d'Altona et de Hambourg l'avaient même choisi comme « *chacham* », c'est-à-dire personnalité à la fois sage et savante. L'un de ses fils, Michael Bernays, était professeur d'histoire de la littérature allemande contemporaine à l'université de Munich; spécialiste de Shakespeare et de Gœthe, il s'était fait connaître par une substantielle étude publiée en 1866, *Contribution à la critique et à l'histoire du texte gœthéen*; mais pour accéder à son poste académique il lui avait fallu se convertir. Son frère Jacob, en revanche, demeura fidèle au judaïsme; professeur de latin et de grec à l'université de Bonn, il avait publié en 1857 une étude sur les *Éléments fondamentaux des écrits perdus d'Aristote concernant l'effet de la tragédie*. Le troisième fils d'Isaac, Berman, père de Martha, s'était installé à Vienne avec sa famille en 1869; il était le secrétaire de l'économiste Lorenz von Stein, poste auquel son fils Eli lui succéda.

De l'union de Sigmund et de Martha naquirent six enfants, selon un rythme d'une régularité, à une exception près, parfaite : Mathilde, en 1887; Jean-Martin, en 1889; Olivier, en 1891; Ernst, en 1892; Sophie, en 1893; Anna, en 1895. Après la naissance d'Anna, Minna Bernays, sœur unique de Martha, qui avait tenu à rester célibataire après la mort de son fiancé Ignaz Schönberg, spécialiste de sanscrit et ami de Sigmund, vint vivre dans la famille Freud, qui avait emménagé quelques années auparavant dans le grand appartement du *19 Berggasse*. « Tante Minna » ne partagea pas seulement la vie quotidienne des Freud — elle entretenait aussi un rapport intellectuel privilégié avec Freud, qu'elle accompagna à plusieurs reprises dans ses voyages. Il n'en fallait guère plus, on s'en doute, pour susciter hypothèses, interprétations et ragots sur la tournure particulière, amoureuse pour tout dire, qu'auraient prise les relations